

dans les concours agricoles auxquels il obtint chaque année, plusieurs prix; en même temps elle lui procurait l'occasion d'un bien plus élevé, en lui permettant de donner de l'emploi à un grand nombre de pauvres gens, qui n'eussent peut-être pas trouvé aisément ailleurs de l'ouvrage, et la vie de leur famille.

Doué d'une activité et d'une énergie qui ne connaissaient pas le repos, il ne recula devant aucun travail. Pendant vingt-sept ans il assista régulièrement deux fois par an aux longues séances du Bureau des Examineurs pour les Maîtres et les Maîtresses d'Écoles Catholiques, et à lui seul avec l'Inspecteur M. Valade, il en supportait presque tout le poids. C'était une œuvre de zèle et d'un ami de l'éducation, dans le but de pourvoir les plus pauvres paroisses des Campagnes, de bons Maîtres et surtout de bonnes Maîtresses d'écoles.

Ce n'était pas encore assez pour son zèle, et cependant déjà son fardeau était énorme; mais les ressources de son esprit et de son cœur demandaient d'avantage. Toujours empressé à venir en aide à ceux qu'il voyait dans la peine et dans l'embarras; toujours prêt à soulager ses confrères, il réclama comme un privilège, tout ce qui, dans le ministère pastoral, pouvait paraître pénible, dur et rebutant. Le soin des prisonniers, le service des Asiles de repentance, les salles d'infirmes, de vieillards, de malades, à l'Hôpital-Général, à l'Hôtel-Dieu, à l'Hôpital Anglais, à l'Hospice St. Joseph; puis enfin l'administration si difficile de la mission du Lac des Deux-Montagnes; et, dans ce choix, il ne mettait ni ostentation, ni ambition; il n'était guidé que par un grand esprit de foi, et avait le talent de tout faire tourner au service de l'Église et au bien de la Religion. Pendant vingt-trois ans qu'il fut Aumônier des Pauvres, il entra en rapport avec tous les Établissements de Charité de Montreal où la Religion réunit toutes les misères physiques et morales, dont surabonde la société, que celle-ci semble rejeter de son sein, et que l'Église catholique seule sait recueillir avec amour.

C'est dans ces asiles de l'infortune, de la douleur, de la confusion et des salutaires remords, dit un témoin de sa vie, que M. Villeneuve a consumé la plus grande partie de son existence sacerdotale, occupé, du matin au soir, à visiter, à entendre, à conseiller, à confesser, à encourager et consoler ces rebuts du monde, et ces pauvres victimes du malheur, du désordre ou de la justice de Dieu, ou mieux encore de sa miséricorde et de son amour. Il comprenait avec tout le tact d'un cœur d'or, leurs souffrances morales, et il employait toutes sortes d'industries et de délicatesses pour les soulager. Souvent leurs peines n'étaient que le châtement de leur inconduite et l'on s'étonnait de son indulgence: *qu'y voulez-vous faire*, répondait-il, *j'ai moi-même besoin que Dieu me traite avec une indulgence plus grande encore, et je n'oserais l'espérer, si j'en agissais autrement.*

La bonté du cœur fut, en effet, un des traits les plus saillants de ce riche caractère; et, pour nous, nous croyons que si on peut lui contester quelque qualité, de ce côté il n'y eut point de lacune. On a pu ne pas toujours partager sa manière d'envisager les événements et les hommes, mais on ne pourra jamais nier qu'il ait été plein de compassion, de sollicitudes même, pour les souffrances d'autrui, de dévouement pour les soulager au péril même de sa vie, comme à l'époque du typhus. Dur pour lui-même, afin de soulager le prochain, il ne savait ni épargner son temps, ni rien refuser; il sacrifiait souvent ses propres loisirs pour en procurer de plus longs à ses